

Jérôme Dumont

Trois balles
dans le buffet

Rossetti & MacLane, 4

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-4827-6

© Jérôme Dumont

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

Gabriel n'avait pas d'audiences prévues ce matin. Il ne se dispenserait pas pour autant d'un aller-retour au palais pour récupérer son courrier. La température était plus qu'agréable pour un matin de novembre, si bien qu'il décida de descendre l'avenue Jean Médecin à pied. Il n'était pas un gros marcheur et préférait prendre sa moto, fut-ce pour de courts trajets. Mais ce matin, l'envie avait été plus forte.

Alors qu'il s'apprêtait à arriver sur la place Masséna, son attention fut machinalement attirée par la devanture d'un kiosque à journaux. Le gros titre de Nice-Matin était racoleur à souhait : « Règlement de compte dans un bar-PMU du quartier du port. Un parrain local dans un état grave. »

Le temps que cette nouvelle monte à son cerveau, Gabriel avait largement dépassé le kiosque. Il s'arrêta subitement et s'exclama soudaine-

ment, comme s'il était seul au monde :

— Bon Dieu ! Ange... !

Il se précipita vers le kiosque et s'empara d'un exemplaire du quotidien.

La photo illustrant le gros titre confirmait malheureusement ses craintes : il reconnaissait parfaitement le quartier général d'Ange... Et comme ce dernier était le seul habitué régulier qui pouvait être qualifié de parrain, son angoisse monta d'un cran.

Dès les premiers mots de l'article, il n'y eut, hélas, plus aucune place au doute :

« C'est hier aux alentours de 20 h que le quartier du port a été le théâtre d'un sinistre règlement de comptes.

Deux hommes armés et cagoulés ont fait irruption dans le bar-PMU situé sur la rue Arson, l'Epsom et ont tiré à de multiples reprises sur Ange Fratacci, une figure bien connue du milieu niçois.

Aucun autre blessé n'est à déplorer dans ce qui ressemble à un règlement de comptes dont l'enjeu pourrait être le contrôle de la prostitution et des jeux dans la capitale azuréenne.

La victime a été transportée d'urgence à l'hôpital Saint-Roch où il repose dans un état critique ; selon la police le pronostic vital est engagé. »

Gabriel, qui n'était pourtant pas ce qu'on peut qualifier d'âme sensible, manqua de chanceler à la lecture de l'article. Ange. Le vieux truand qu'il avait aidé à de nombreuses reprises et qui l'avait aidé en retour. Le même qui plaisantait sans cesse sur l'effet dissuasif de sa présence quasi religieuse dans le même bar...

Il y avait visiblement eu quelqu'un que ça n'avait pas refroidi. Gabriel fut tiré de ses pensées par le marchand de journaux :

— Bon... Vous me le payez ou pas ? La tête au carré, c'est pas ici, c'est à la traverse Barla...

L'avocat n'avait aucune envie d'argumenter, d'autant que le kiosque ne ressemblait évidemment pas à une bibliothèque. Il fouilla dans sa poche, en sortit une pièce de deux euros et s'éloigna sans même attendre la monnaie. Il devait réfléchir.

Qui pouvait en vouloir à Ange ? Sûrement la moitié de la pègre locale constituant ses « ennemis » avérés et sans doute un bon tiers de l'autre moitié, constituée de ses « amis ». L'amitié était en effet une notion à géométrie variable dans le milieu, pas besoin d'être affranchi pour le savoir. Pour le moment, Gabriel se demandait surtout

ce qu'il pouvait faire pour aider son vieil ami. Il n'avait été que très ponctuellement son avocat et se voyait mal intervenir directement auprès de la police. En revanche, il pourrait facilement obtenir des renseignements sur son état.

Il s'occupait en effet d'une procédure de divorce pour un médecin urgentiste de Saint-Roch. Procédure qui s'éternisait tant sa future ex-femme s'obstinait à lui pourrir la vie, ayant contracté emprunt sur emprunt avant leur séparation et faisant obstruction, une semaine sur deux, au droit de visite de son client.

Lorsqu'il pénétra dans son cabinet, Gabriel constata que Nina venait d'arriver : le ronronnement caractéristique de la machine à expresso en était la meilleure confirmation. Elle passa le nez en dehors de la cuisine et salua son patron :

— Eh bé, dites donc, ça a été vite ce matin les démarches au palais... Votre café était fermé ?

Voyant que Gabriel était manifestement ailleurs et très soucieux, elle enchaîna :

— Qu'est-ce qui se passe Maître Rossetti ? Y'a quelque chose qui ne va pas ?

Pour toute réponse, Gabriel lui tendit le quotidien. Il ne lui fallut que quelques instants pour faire lien :

— Ange Fratacci ? Notre Ange ?

Gabriel se contenta d'opiner, tout en s'allumant une cigarette. Nina partageait visiblement son émotion et s'empessa de lui donner le café qu'elle venait de se faire. D'ordinaire bavarde comme une pie, elle n'ajouta pas un mot. Au bout de quelques instants, Gabriel lui demanda :

— Nina, il faut joindre le docteur Steinberg, je dois absolument lui parler.

— Je m'en charge.

Il fallut un bon quart d'heure à Nina pour parvenir à joindre le docteur Steinberg, qui terminait vingt-quatre heures de garde et s'apprêtait à rentrer se coucher. Elle transmit immédiatement la communication à Gabriel :

— Maître Rossetti, vous avez de la chance de m'attraper au vol, je filais me coucher en ayant pris soin de débrancher portable et bipeur. Qu'est-ce que ma femme a encore inventé ?

— Je vous rassure immédiatement, docteur. Il ne s'agit pas de votre dossier. J'ai une requête un peu particulière à vous demander. Il s'agit du blessé qui vous a été amené hier soir, Ange Frattacci... Voilà : c'est un de mes anciens clients, avec qui je suis resté en très bons termes et pour tout vous dire, je suis très inquiet à son sujet. Étant donné que le journal n'est guère prolix sur son état, qu'il se contente de qualifier de très préoccupant...

— Ah oui, je vois. Maître, de vous à moi, très préoccupant, c'est très en dessous de la vérité. Il a pris trois balles, dont une a perforé le poumon droit... Les deux autres n'ont fort heureusement pas atteint des organes vitaux. Il a passé la nuit sur le billard et c'est moi qui l'ai anesthésié. Il est aux soins intensifs pour quelques jours. On doit le garder sous observation très serrée.

— En ce qui concerne le pronostic vital ?

— Eh bien... Le chirurgien n'est pas très optimiste, d'autant que son âge et son état de santé n'allègent pas le tableau... À ce stade, c'est très difficile de se prononcer de façon définitive.

— Est-ce qu'il est conscient ?

— Il l'était quand j'ai terminé ma garde ; il venait de se réveiller, mais il est encore dans le cirage.

— Docteur, j'aurais besoin de le voir. D'autant plus s'il risque de passer l'arme à gauche... Pourriez-vous m'arranger ça ?

— Ma foi, vous êtes visiblement un ami de la famille – sans mauvais jeu de mots... Je vous dois bien ça. En revanche, je finissais ma garde et m'apprêtais à quitter les urgences... Pouvez-vous être là d'ici une demi-heure maximum ?

— Je serai là. Je vous demande aux urgences,

j'imagine ?

— Oui, je préviens la réception.

Les urgences de l'hôpital Saint-Roch étaient, comme d'habitude, bondées.

Gabriel se rendit directement auprès de la réceptionniste qui, à en croire son expression peu amène, s'apprêtait à lui indiquer sans ménagement d'attendre son tour. Son attitude changea néanmoins dès qu'il prononça le nom du docteur Steinberg, qui avait visiblement mis les petits plats dans les grands pour Gabriel. Avec un grand sourire, elle lui indiqua le chemin pour se rendre aux soins intensifs.

Compte tenu des circonstances de la fusillade, Ange avait été placé sous surveillance policière, si bien que deux policiers gardaient l'entrée des soins intensifs. Gabriel avait envisagé la possibilité et s'y était préparé sur le chemin de l'hôpital. C'est donc avec le plus grand naturel qu'il exhiba sa carte professionnelle au moment où les cer-

bères s'apprêtaient à intervenir :

— Bonjour Messieurs. Je suis le conseil de Monsieur Fratacci et compte tenu de son état, je dois me rendre à son chevet pour recueillir ses dernières volontés dans l'hypothèse ou il succomberait à ses blessures.

Le plus âgé des policiers examina attentivement sa carte d'avocat et sembla hésiter à laisser Gabriel rendre visite à son client :

— Maître... Rossetti. C'est plutôt inhabituel et le commissaire Lantéri nous a demandé de limiter les visites à sa famille...

— Si vous désirez que nous appelions le commissaire, faites donc, mais je dois vous rappeler qu'il y a urgence, compte tenu de son état. M. Fratacci m'avait expressément dit que dans un cas similaire, je devrais venir le voir immédiatement. Vous pouvez également prendre contact avec le Docteur Steinberg, son anesthésiste. Il m'a confirmé l'état de M. Fratacci et, compte tenu des circonstances, a autorisé la visite.

Après avoir longuement considéré Gabriel, le policier lui fit un signe de la tête lui indiquant d'entrer.

Ange n'était pas aux soins intensifs pour rien : non seulement il était sous perfusion, mais égale-

ment relié à toute une batterie d'instruments qui surveillaient tous ses signes vitaux. Gabriel attrapa une chaise et s'assit à côté d'Ange qui semblait semi-conscient :

— Ange. C'est Gabriel. Je ne sais pas si tu m'entends, mais j'ai accouru dès que j'ai appris ce qui t'était arrivé...

Le vieux truand émit quelques grognements et finit par ouvrir un œil. Beaucoup plus lentement qu'à son habitude, il répondit à son visiteur :

— Tu as bien fait de venir, petit... Ils m'ont sérieusement amoché ces salopards...

— Je connais ton anesthésiste. Il m'a dit que ton état était sérieux, mais que tu avais toutes les chances de t'en sortir, tu sais.

Pieux mensonge. Mais après tout, c'est bien connu, la volonté peut jouer un rôle déterminant dans pareils cas.

— J'en ai déjà pris des bastos, tu sais, mais celle qui s'est logée dans le buffet, elle a fait des dégâts, je le sais bien... Écoute. Tant que tu es là...

— Vas-y, Ange. Tout ce que tu voudras.

— Baptiste. Il va sûrement revenir du maquis quand il saura. Tu dois le joindre et lui dire de ne

pas bouger pour le moment.

— Ange... Je ne demande pas mieux, mais... où est-ce que je le trouve, ton Baptiste ? Parce que des Baptiste dans le maquis, je parierais qu'il n'y en a pas qu'un seul... Et c'est grand le maquis...

— Tu ne me laisses pas finir... Va trouver Lydia au bar PMU et dis-lui que tu dois faire passer un message à Baptiste, de la part de « la fleur ». Elle comprendra. Tu lui transmetts le message.

— Je vais faire ça en sortant d'ici Ange. Mais dis-moi : pourquoi ?

— Ça, petit, tu n'as pas à le savoir. Fais juste ce que je te demande. C'est important. J'imagine que les poulets me gardent au chaud ?

— Tu en as deux rien que pour toi. Instructions du Commissaire Lantéri.

— Lantéri... Depuis le temps qu'il cherche à me faire tomber... C'est ironique de se faire protéger sur ses ordres...

— Est-ce que tu peux m'en dire plus sur tes agresseurs ?

— Un mec cagoulé avec un flingue... Ça peut être n'importe qui, mais j'ai ma petite idée. Si j'ai raison, il est capital que Baptiste ne bouge pas... Allez. Laisse-moi maintenant, je pense que je

vais retomber dans les vapes...

— Ange, si tu as besoin de quoi que ce soit...

— T'en fais pas, petit. Merci.

Ange avait fermé les yeux et sans le bip caractéristique de son électro cardiogramme, Gabriel aurait été inquiet de le voir ainsi. Il se leva et quitta la salle. Pas question de perdre une minute.

À peine Gabriel était-il sorti des urgences que son téléphone se mit à sonner. Martinez.

— Gab' ! Tu n'oublies pas que tu es de corvée pour mon enterrement de vie de garçon, n'est-ce pas ? J'espère que tu m'as concocté un programme aux allures d'un soir de gala...

— Tu penses, Martinez... Mais... je suis femme et quand on est femme, on ne fait pas ces choses-là...

— Gab', bordel ! Ton répertoire est... inépuisable ! Sérieusement, tu n'oublies pas, hein ?

— Martinez... On partage nos références musicales... Et celle-là était difficile à rater. C'est bien pour ça que je l'ai faite. Cela dit, j'ai bien d'autres choses en tête en ce moment : Ange Fracchi.

— Celui qui s'est fait plomber hier ? Quel rapport avec mon mariage ?

— Le rapport, c'est moi. C'est un vieux client.

On est restés en contact et je sors des soins intensifs à l'instant.

Inutile d'en dire plus pour que Martinez saisisse. Gabriel poursuit :

— Je vais m'occuper de ta soirée à la con, ne t'en fais pas, je te l'ai promis. Mais pour l'instant, je vais devoir mettre ça un peu de côté, d'accord ?

— D'ac Gab'. J'espère que ton client se remettra rapidement. Qu'au moins tu aies la tête à l'amusement. Parce que si c'est pour te voir tirer la tronche à mon enterrement de vie de garçon, on s'abstiendra.

— Pour l'instant, les médecins sont réservés. Mais je pense que le vieux n'a pas encore décidé que son heure était venue. Il va attendre encore un peu pour tourner le coin.

Sur ces mots, Gabriel raccrocha et se mit en route pour aller délivrer le message à Lydia. Si c'était la personne à laquelle il pensait, il la trouverait certainement derrière son comptoir.

En arrivant sur les lieux, Gabriel se rendit compte qu'Ange avait négligé un petit détail : le bar PMU ayant été le lieu de la fusillade, il était placé sous scellés. De l'extérieur il pouvait voir la police scientifique en train de s'affairer à récolter le moindre indice susceptible de faire avancer l'enquête.

Lydia devait donc être au chômage technique. Et il n'avait aucune idée d'où la trouver. Il y avait à côté du bar un marchand de journaux et Gabriel y vit sa meilleure chance d'obtenir plus d'informations sur cette fameuse Lydia.

La boutique était minuscule : c'était à peine si les clients pouvaient se croiser dans la seule allée qui menait à la caisse. Les étagères situées de part et d'autre étaient bourrées à craquer de magazines en tout genre. Le marchand de journaux était tout sauf souriant : ça risquait de ne pas être facile.

— Bonjour. Dites-moi, il faudrait absolument que je rentre en contact avec votre voisine, Lydia. Mais comme le bar est fermé, je ne sais pas où la trouver...

Pointant du doigt la pile de journaux, le marchand répondit :

— Comme vous pouvez le constater, le bar est fermé pour une bonne raison... et je ne sais même pas qui vous êtes. Alors, compte tenu des circonstances, je ne vais pas pouvoir vous aider.

Voilà qui semblait ferme et définitif.

— Compte tenu de ces circonstances, vous lui direz que « la fleur » a un message pour elle. Et que le messenger, c'est moi : Gabriel Rossetti. L'avocat d'Ange Fratacci.

Il n'avait pas échappé à Gabriel qu'à l'énoncé de « la fleur » le buraliste avait froncé les sourcils. Ça lui disait quelque chose, c'était évident.

— Et ce Maître Rossetti, il est joignable comment ?

Gabriel sortit une carte de visite de sa poche et la remit au marchand.

— Elle peut m'appeler n'importe quand. Le plus tôt sera le mieux.

Face à un interlocuteur aussi peu loquace, Gabriel se contenta d'un hochement de tête

avant de tourner les talons et de quitter la minuscule boutique. Il ne restait plus qu'à attendre. Gabriel avait appris la patience à force de matinées et d'après-midi d'audiences ; il était habitué à mariner.

Sauf qu'en l'occurrence, il y avait manifestement urgence. La nouvelle était évidemment déjà parvenue en Corse et c'était une question d'heures avant que le lieutenant d'Ange n'en soit informé et décide de sortir de sa retraite. Dans des cas comme celui-là, Gabriel avait toute la misère du monde à garder la tête froide : quand il fallait que ça bouge, ça devait bouger vite. Contrairement aux attentes planifiées, ce genre de délai l'énervait foncièrement.

Après quelques instants passés à ruminer ces pensées, il examina la configuration des lieux. Même s'il connaissait très bien le quartier, il ne l'avait jamais envisagé sous l'angle d'une attaque à main armée. Dans la journée, la rue était le plus souvent embouteillée et ne permettait qu'aux seuls deux roues de circuler à peu près normalement. À vingt-heures en revanche, le trafic était nettement plus faible et permettait la fuite d'agresseurs dans des conditions optimales tant les accès aux voies rapides et aux rues envi-

ronnantes étaient nombreux. Quoi qu'il en soit, des accès moins commodes n'auraient certainement pas découragé les agresseurs qui ne pouvaient être que des pros.

La police scientifique devisait certainement du même sujet : deux enquêteurs échangeaient sur le trottoir du bar, observant les diverses voies d'accès. Il ne fallait pas être grand clerc pour en arriver aux mêmes conclusions : un bon sens de l'observation suffisait.

Le téléphone de Gabriel retentit soudain. La sonnerie attribuée aux appels d'Amandine ne laissait aucun doute sur l'identité de l'appelante. Un appel vidéo. Tout en décrochant, Gabriel fit route vers une cour d'immeuble à proximité, en retrait de la route, trop bruyante pour discuter dans de bonnes conditions. Lorsque la communication s'établit et que Gabriel vit le visage radieux d'Amandine, il oublia ses soucis, l'espace d'un instant. Elle semblait radieuse, même si la résolution de l'image ne lui faisait pas honneur.

— Gab' ! J'avais envie de te parler et de te voir. Tu me manques, tu sais...

— Toi aussi. Mais nous serons bientôt réunis pour le mariage de Martinez...

— Et comment ! J'ai pris mon billet et je serai là pour la fin de la semaine. J'arrive à dix heures trente, samedi. Gab' ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Gabriel avait beau faire, lorsqu'il était préoccupé ou contrarié, il était un livre ouvert. Cette authenticité était un avantage dans les plaidoiries, mais lui jouait parfois des tours dans sa vie privée et le rendait affreusement prévisible.

— On va dire ça comme ça. Tu te souviens peut-être de mon client qui nous a aidés avec les Croates ? Ange. Il a fait l'objet d'une tentative d'assassinat hier soir. Je sors de l'hôpital et son état est très préoccupant...

Amandine n'avait jamais rencontré Ange. Elle savait cependant que ce mystérieux « bien-facteur » avait largement contribué à la sortir du pétrin. Et que Gabriel l'estimait énormément.

— Mon Dieu ! Gabriel... Que puis-je faire pour t'aider ?

— Rien, ma belle. Pour le moment, il n'y a rien que tu puisses faire. En dehors de ta présence à la fin de la semaine, qui me fera le plus grand bien. Ce qui est arrivé à Ange, c'est un « accident de travail »... Un risque qu'il connaissait. Mais on a une relation particulière et ça me touche beaucoup... bien plus que je ne l'aurais cru... Pour cette raison, je me sens obligé d'en apprendre plus, de l'aider comme je peux, mais je ne sais pas comment pour l'instant.

— Gab'. Ne va pas te mettre dans le trouble...

— On sent que tu es à Montréal en ce moment, toi ! Ne t'en fais pas, je ne compte pas lancer de vendetta pour Ange. On se doit beaucoup lui et moi, mais pas au point que je devienne son bras vengeur. Et il a suffisamment d'amis pour tenir ce rôle.

Amandine ne semblait qu'à moitié rassurée :

— Veux-tu que j'avance mon voyage ?

— Non, laisse faire, ça ne servirait pas à grand-chose et je suis sûr que tu as beaucoup de choses à régler d'ici là. Comment vont les affaires ?

— On est en soft launch pour notre prochain jeu.

Voyant que Gabriel semblait interloqué, elle précisa :

— Le soft launch, c'est un lancement limité sur un ou plusieurs territoires, histoire de tester le marché. En général, on fait ça aux Philippines ou en Nouvelle-Zélande, ne me demande pas pourquoi. Ça permet d'évaluer la réception du public et d'ajuster le tir avant le lancement mondial. Et comme notre dernier-né sort du cadre de ce qu'on a fait habituellement, on a préféré utiliser

cette méthode. À date, ça donne des résultats encourageants. La sortie mondiale est planifiée pour décembre, histoire de profiter des fêtes de fin d'année.

Gabriel ne put s'empêcher de sourire à la vue du regard illuminé d'Amandine. Voir quelqu'un d'aussi passionné avait un effet rassurant, d'autant plus qu'il s'agissait de sa chérie... En y réfléchissant, Gabriel se demanda si « chérie » était le terme le plus indiqué. Copine, fiancée, partenaire ? Quelle que soit l'appellation, ils s'étaient engagés dans une relation longue distance qui, pour l'instant, leur laissait à chacun l'indépendance à laquelle ils étaient habitués. Jusqu'à ce que l'un des deux en veuille plus. Ce qui finirait par arriver. Ça arrive toujours. La vibration d'un double appel tira Gabriel de ses pensées :

— Dine, je vais devoir te laisser. Un autre appel que je dois prendre. Je t'embrasse. Je serai là samedi matin à l'aéroport.

— Maître Gabriel Rossetti ?

— Lui-même.

— Vous avez un message pour moi, de la part de « la fleur » ?

Inutile de faire les présentations, c'était forcément Lydia. Le marchand de journaux avait visiblement rempli son office.

— Oui. Un message urgent. Je préférerais vous le délivrer en personne...

— Où êtes-vous ?

— À proximité de l'Epsom. Dans la cour d'immeuble de l'autre côté de la rue.

— Retrouvez-moi dans un quart d'heure au parc situé juste à côté, là où il y a les jeux d'enfants.

Lydia comprenait visiblement au quart de tour. Il suffit d'un coup d'œil à Gabriel pour localiser ce parc, en retrait de la route. À cette heure-ci, en dehors des enfants non scolarisés ou

de ceux suffisamment âgés pour n'avoir rien à faire sur place à ce moment précis, il n'y avait pas grand monde. Gabriel s'installa sur un banc dans l'enceinte réservée aux jeux pour enfants. Le regard torve d'une mère le poussa à sortir son téléphone afin d'avoir l'air occupé... Il ne put s'empêcher de penser que, lui aussi, à la place de la mère, voir un homme seul dans un espace réservé pour les jeunes enfants le cataloguerait immédiatement comme pédophile potentiel... Triste monde. Fort heureusement, l'arrivée de Lydia mit fin aux suspicions.

La cinquantaine bien sonnée, des heures de vol et une voix rauque fleurant bon la Craven A, Lydia était bien la personne à laquelle Gabriel pensait. Un signe de tête, superflu puisqu'il était le seul homme dans le parc, et Lydia s'assit à ses côtés. Son air était grave.

— Merci d'être venue si vite Lydia...

Elle l'interrompt :

— Comment va-t-il ?

— Pour être franc, les médecins sont encore réservés. Trois balles. Une sale blessure. Et un passif de santé qui pèse dans la balance...

Lydia était très affectée ; ses yeux s'embruèrent. Après un court moment d'abandon, elle

se reprit :

— Quel est le message ?

— C'est pour Baptiste. Il ne doit pas bouger pour l'instant.

— C'est tout ?

— C'est tout. Et c'est urgent.

Alors qu'elle s'apprêtait à se lever, Gabriel ajouta :

— Lydia, est-ce que vous avez vu quelque chose de particulier ?

Elle le considéra, se demandant si elle pouvait lui faire confiance :

— Deux gars sont arrivés casqués sur le coup de vingt heures. Le premier a braqué son revolver à cinquante centimètres de mon visage pendant que le second s'est rué dans l'arrière-salle. Vous connaissez les lieux. Ça a été tellement vite que je n'ai même pas eu le temps de crier avant d'entendre trois détonations. Ils étaient de taille moyenne, habillés tout en noir, gantés et casqués. Je ne pourrais même pas vous dire si c'était des blancs, des noirs ou des Arabes. Ils sont ressortis comme ils sont entrés et en l'espace d'une seconde, ils avaient disparu. Je me suis précipitée voir Ange, je ne pourrais pas vous dire sur quelle bécane ils sont partis, mais le bruit ressemblait à

celui d'une grosse cylindrée. Pas un gros scooter, je suis catégorique.

Lydia avait l'habitude du milieu, c'était évident. Les gros scooters sont les outils préférés de la pègre des cités. Elle le savait. La grosse cylindrée, c'était un autre calibre. Le grand banditisme.

— La police est arrivée très vite, je n'ai même pas eu le temps de les appeler. Et le SAMU a suivi.

Lydia ne retenait plus ses larmes, même si elle s'efforçait de donner le change et d'apparaître forte.

— Lydia, dès que j'ai du nouveau, je vous tiens au courant. Laissez-moi votre numéro.

— Merci, Maître.

Elle griffonna son numéro sur un bloc-notes sorti de son sac et s'en alla sans rien ajouter.